



| Pénélope Burri-Barbier - Mathilde Jeanne - Enzo Paolozzi

Moi, Charon . . .



AUTOBIOGRAPHIE D'UN MYTHE

Certains personnages mythiques
ont inspiré des peintres
et habitent notre imaginaire.

Des élèves leur donnent ici la parole.

Pénélope Burri-Barbier

Moi, Charon...

AUTOBIOGRAPHIE D'UN MYTHE



Scriptio Classis

Scriptio Classis © 2025

73, rue de Lebisey - 14000 Caen

Sur une idée de Marika Doux

Direction éditoriale : M. Stanic

Conception et réalisation graphique : Enzo Paolozzi

Correction : Mathilde Jeanne - Amaury Lefrançois -
Éric Jeanne - Benjamin Pilon - Augustin Darbonne -
Malo Evrard - Louka Mangi

Couverture : José Benlliure y Gil (1858-1937), *La
Barque de Charon*, détail ; musée des Beaux-Arts de
Valence, 1919)

Dépôt légal : mai 2025

ISBN : 979-10-312-0604-8

ISSN : MMXXV-BBBI

Aucun droit réservé.

Pénélope Burri-Barbier

Moi, Charon...

AUTOBIOGRAPHIE D'UN MYTHE



Scriptio Classis

4 Je suis Charon, l'ombre de tous les récits, ni vivant ni mort, j'erre entre les deux rives de l'Achéron. Mes mains blessées par la rame : je suis vivant car je souffre, mort car excepté la douleur physique je ne ressens rien, aucune de ces émotions qui semblent donner un sens à vos vies. Mort toujours, car mon corps n'a besoin de rien pour survivre, je ne mange ni ne bois. Ma nourriture, ce sont vos histoires, celles de vos vies, vos morts, vos désespoirs, vos joies. Je ne suis pour vous que deux grandes oreilles sur un corps décharné, mais ça, les vivants ne le savent pas. Vous ne le comprenez qu'une fois mort. Avant cela vous me craignez, me prenez pour la mort en personne, me faisant hanter les histoires pour effrayer les enfants.

Mais à qui aurais-je pu faire peur, moi qui n'ai jamais vu la lumière, fils d'Erèbe, l'obscurité, et de Nyx, la nuit, qui ne peut même pas dire s'il est mort ou vif ?

Mon corps squelettique, ma longue barbe blanche et ma cape noire sur ma peau nue vous effraient, je le conçois, mais que voulez-vous ? Les vivants sont avares et s'il n'ont pas peur, ils ne me paient pas. Et ce qui les effraie encore plus que la pauvreté, c'est l'errance de leur âme. C'est errer entre le royaume des vivants et celui des morts sans appartenir à aucun, c'est vivre entre l'Achéron et le Cocyte, fleuve de larmes des méchants. Une mélodie peu joyeuse, qui jamais ne m'a ravi et qui pourtant est et sera pour l'éternité leur vie.

5

Bref, ce qui vous effraie le plus, c'est ma vie...

Alors vous payez, pour que ceux que vous aimez ne finissent pas comme moi, vous placez dans leur bouche une obole pour que je les laisse passer.

Gustave Doré,
Charon traversant l'Achéron.



Tout de même... Je n'ai jamais compris pourquoi moi, au-delà de ma fonction de nocher, je vous fais si peur, moi qui ne fais que vous transporter vers les Champs Élysées, moi qui ne suis qu'une simple ombre oubliée de tous, moi qui n'ai aucun pouvoir divin. Ce n'est pas moi que vous devriez craindre, mais les Moires : Clotho la fileuse, Lachésis la répartitrice et Atropos l'inflexible. Ce sont elles trois, les maîtresses de vos vies, ce sont elles qui d'un coup de ciseau mettent fin à votre existence. Ma vie à moi est insipide, monotone, je rame encore et toujours sans jamais m'arrêter, car jamais vous n'arrêtez de mourir et donc de vivre. Moi pas...

Pour moi, jamais il n'y aura de lumière, d'amour, ce dont vous me parlez sans cesse. Si un jour je dois aussi traverser ce fleuve, et puis vous rejoindre, les larmes le long de mes joues ne seront pas larmes de regret, mais de joie.

Du moins c'est ce que j'imaginai, jusqu'à ce jour où je fus arraché à mes pensées par une petite voix.

“Bonjour... Bonjour !”

Je me retournai agacé, prêt à déverser ma colère sur cet effronté qui osait se montrer autoritaire avec moi. “Qui êtes-vous, petit imperti... ?”

Je m'arrêtais stupéfait : j'avais devant moi un petit garçon pas plus haut qu'un vase mortuaire.

“Bon... Bon... Bonjour, finis-je par balbutier, dérouté devant l'aplomb de cet enfant si jeune.

“Voici l'obole”, dit-il, fier, ouvrant grand la bouche pour que je m'empare du morceau de métal. Je pris l'objet et l'invitai à monter.

“Qui es-tu, bonhomme, et quelle est ton histoire ?” lui demandai-je comme je le faisais

presque toujours quand je n'avais qu'un passager à bord.

— Je m'appelle Isménos. Ma mère est Niobé et mon père Amphios, roi de Thèbes. C'est Apollon qui m'a tué pour se venger de l'orgueil de ma mère.

— Comment cela, explique-toi mieux mon garçon ! Comment veux-tu que je comprenne ton histoire avec si peu... ?

— Eh bien, ma mère s'est toujours targuée d'avoir des enfants extraordinaires : elle expliquait à qui voulait bien l'écouter que nous étions, mes treize frères et sœurs et moi, sa plus grande fierté, ses trésors, ses merveilles, des génies, des prodiges et je ne sais quoi encore. Elle n'avait que nous à la bouche, devant les autres mères. Mais devant nous, c'était une autre affaire...

Entourée de tous ces dieux, elle a fini par se comparer à eux...

Alors forcément, elle s'est sentie inférieure. Je pense que si elle a fait tant d'enfants, c'est un peu pour reprendre l'avantage du nombre sur les dieux. Et bien sûr nous aussi, elle nous a comparés aux dieux. Par conséquent nous devions être aussi forts que leurs enfants, si ce n'est meilleurs. Ainsi toutes nos courtes vies, mes frères et sœurs et moi avons travaillé sans relâche pour rendre notre mère fière. Nous étudions des heures durant, luttons jusqu'à nous blesser, pincions les cordes de nos lyres jusqu'à ce que nos doigts saignent et se déchirent. Mais cela ne suffisait jamais. Toute ma vie j'ai entendu ma mère vanter nos exploits devant les autres, nous exhiber comme des bêtes de foire alors même qu'elle nous méprisait.

Je sais que j'aurais dû détester ces moments où elle me montrait ainsi, mais comme je les ai aimés...

Comme il était bon de voir ma mère sourire, recevoir d'elle mille compliments et pourquoi pas même un baiser, mais surtout avoir le sentiment de faire sa fierté.

Mais une fois la porte refermée, son doux sourire se changeait en sourcils froncés, le rouge lui montait aux joues. Nous lui avions fait honte pour un pas de travers pendant une danse, un bémol oublié dans un chant, un couteau mal tenu à table, un mot mal prononcé.

Nos yeux s'emplissaient alors de larmes et elle, elle nous quittait ainsi, rouge de colère, nous laissant nous morfondre dans la honte de l'avoir déçue.

Pourtant, nous voulions réellement bien faire, nous aurions pu tout faire ne serait-ce que pour nous sentir aimés par elle.

Mais cela n'arriva jamais.

Et pour cause, elle ne nous voyait pas comme ce que nous étions, mais comme des extensions d'elle-même. Nous étions cette banalité, cette mortalité, cette impureté qu'elle haïssait tant chez elle. Elle était dure avec nous mais l'était encore plus avec elle-même.”

12

Il avait dit tout cela d'une traite, presque sans respirer, comme si les mots attendaient depuis longtemps, sur le bout de ses lèvres, que quelqu'un les autorisât à sortir. Alors à présent ils sortaient en un flot continu. Cependant à ce moment-là, il s'arrêta pour respirer pour la première fois, et c'est d'ailleurs à sa bruyante inspiration que je me rendis compte que jusque-là il avait tout fait en apnée. Il nous restait peu de temps avant la fin de la traversée, et sachant qu'il n'aurait pas le temps de finir son histoire, je l'interrompis :

“Quel âge as-tu, Isménos ?

Sculpture romaine,
*Niobé protégeant sa
plus jeune fille.*



— Dix ans et demi, et vous ?”

Dix ans... Comment cet enfant pouvait-il avoir compris si jeune ce que j'étais incapable de comprendre ? Depuis toujours les âmes mortes que je transporte tentent de m'expliquer ce qu'est l'amour, mais toujours leurs mots ont résonné creux en moi. Alors comment, lui, avait-il fait pour comprendre cela en seulement dix années ?

14

Décidément cet enfant me fascinait ; avec ses grands yeux bleus et son sourire qui lui mangeait le visage, il était sans âge et semblait invincible et pourtant si fragile à la fois.

Dans ces yeux je pouvais lire le regard de ceux qui en ont trop vu.

“Eh bien, quel est ton âge ?

— C'est une question difficile, lui répondis-je en riant.

— Ce n'est pas difficile, il suffit de savoir compter. Regarde, moi je sais que j'ai dix ans et demi.

— Je sais, mon garçon, mais tu verras qu'un jour, quand trop de temps passe on finit par se perdre dans les comptes. Et puis je ne me souviens même pas avoir eu d'enfance.

— Tu es né vieux ?

15

— Oui si tu veux, enfin je ne sais pas, je ne me souviens pas avoir vécu avant cette vie.

— Mais tu as toujours fait ça : déposer les morts de l'autre côté du fleuve ?

— Oui, toujours.

— Et tu as des amis ?

— Non, excepté Hermès qui de temps en temps m'emmène quelque âmes... Je ne croise jamais personne plus de quelques minutes.

— Et cela ne te rend pas triste ?”

16 Bien évidemment je ne lui disais pas que je me sentais vide, que je ne n'étais qu'une machine et rien de plus ; comment pouvais-je être triste puisque je n'étais même pas sûr de savoir ce que cela voulait dire ? L'amitié non plus d'ailleurs, comme on me l'avait pourtant tant de fois conté. Mais les émotions restaient pour moi un mystère : étais-je seulement capable de ressentir plus que de la douleur physique ?

Je le vis bien : Isménos ressentait mon trouble devant sa question et cette fois il n'insista pas.

Au loin la berge commençait à se dessiner, on pouvait voir les ombres des trois monstrueuses têtes de Cerbère devant la lourde porte.

Isménos m'interrogea, la voix tremblante :



Joachim Patinir,
Charon traversant le Styx (détail).

“Qu’y a-t-il derrière cette porte ?

— Je ne le sais pas, répondis-je, honnête. Mais ne t’en fais pas, tu es bon et pur, tu n’iras pas dans le Tartare.

— Tu n’as pas répondu à ma question : qu’y a-t-il pour MOI !”

Son ton était sérieux et autoritaire.

“Je t’ai déjà dit que je ne le savais pas, l’éternité sans doute, lui répondis-je avec impatience. Nous avons atteint le bord, il fallait qu’il descende pour que je puisse repartir.

— Retrouverai-je mes frères et sœurs ?

— Oui, sans doute, si eux aussi le méritent, mais de grâce, descends du bateau, il faut que je reparte chercher les nouvelles âmes, peut-être tes frères et sœurs ? Allez, n’aie pas peur, le chien ne te fera pas de mal.”

J’avais essayé de dire cela du ton le plus gai,

enjoué, et en faisant ce que je croyais être un sourire, pensant que cela le rassurerait et le ferait descendre.

“Le chien ne m’effraie pas ; la solitude en revanche me terrifie.”

Il restait stoïque, ne faisant pas le moindre geste. Sa voix était froide et semblait sans vie pour la première fois. Je me radoucissais.

“Ne t'en fais pas, lui répétais-je, tes frères et sœurs te rejoindront, j’en suis sûr. Et puis tu rencontreras probablement aussi plein de nouvelles personnes là-bas.

— Toute ma vie j’ai vécu entouré de treize frères et sœurs, tout ce dont je rêvais était un moment de solitude.”

Je ne comprenais plus. Je dus ouvrir de grands yeux perplexes puisqu'il continua :

“Je ne suis jamais aussi seul qu’entouré, parfois j’ai même la sensation d’être invisible : ma présence ne change rien, les gens, et mes frère et sœurs les premiers, oublient même parfois que je suis là.

Plus petit j’ai essayé de prendre part aux conversations, de faire le pitre pour être remarqué, aimé. Mais personne ne semblait me voir. Je sais que de la part de mes frères et sœurs cela était intentionnel, de la pure méchanceté, de la jalousie, mais peu à peu cela a commencé à devenir une habitude tellement ancrée que même les autres enfants ont commencé à m’oublier.

Alors j’ai fini par ne même plus tenter d’être vu. Quelquefois j’écoutais silencieusement, mais la plupart du temps les conversations glissaient autour de moi et je me réfugiais dans mes rêves.

À force, je suis devenu expert pour rêver éveillé. J'ai, je crois vécu plus de vies que n'importe quel homme, dans mes rêves, si je veux, je peux être explorateur, musicien, immortel même. Mais tu sais, le plus souvent je rêve juste de vivre tranquillement dans une maison de campagne avec juste un ami et une mère aimante. C'est étrange, non ? ”

À l'exception de sa dernière réflexion qu'il avait essayé de teinter d'humour, sa voix avait perdu tout son grain enfantin.

Il se passa en moi à ce moment-là quelque chose que je ne pouvais expliquer. J'avais l'impression qu'on avait creusé un trou dans mon ventre... Je me sentais vide, vidé de toute énergie, je sentis même mes yeux devenir humides. Est-ce cela l'émotion ? Étais-je en train de ressentir quelque chose pour la première fois de ma vie ? Je n'en devais pourtant pas moins repartir.

Je lui proposai donc de choisir entre passer cette porte ou rester avec moi à bord de cette barque.

À ma grande surprise -mais non à mon grand déplaisir-, il choisit de rester avec moi.

Nous sommes donc tous deux repartis en sens inverse vers les nouvelles âmes mortes amassées de l'autre côté.

Le retour fut silencieux... j'étais troublé par cette présence sur ma barque. Lui semblait perdu dans ses pensées. Était-ce vraiment une bonne idée de le garder avec moi ? Suis-je capable de supporter une présence permanente avec moi ? Je ne pouvais répondre à ces questions mais me rassurais : si l'un de nous deux changeait d'avis il partirait simplement du côté de Perséphone (on la dit fille du Styx ?) en même temps que les prochains passagers. À cette pensée je me détendis un peu.



Tiepolo Giambattista,
La Course du char du soleil (détail, Hermès).

De l'autre côté, un jeune homme nous attendait. Son visage était très délicat, ses cheveux blonds et emmêlés lui arrivaient juste au-dessus des épaules. Il me faisait penser à Apollon, mais en guerrier, avec son visage androgyne et son armure d'une rare finesse.

Dans sa bouche brillait l'obole réglementaire ; je me penchai pour la saisir mais Isménos sortit de ses rêveries se précipita pour la prendre à ma place, me bousculant. La barque tangua et je faillis tomber à la renverse.

“Pardon”, dit-il d'une frêle voix, les yeux rivés sur ses pieds. Je ne pris pas la peine de répondre mais lui assénai le regard le plus noir dont j'étais capable. Mais en même temps je ne pus m'empêcher de sourire devant cet élan de vie, le sourire qu'il affichait en s'emparant de la pièce comme d'un trophée.

Je vis que le jeune homme aussi souriait discrètement devant cette scène incongrue : cet enfant maladroit et plein de vie à côté du vieil homme décharné que j'étais.

Isménos s'empressa de l'inviter à bord et de lui demander :

“Comment t'appelles-tu ?

— Patrocle, répondit le jeune homme, et toi ?

— Moi c'est Isménos, c'est Apollon qui m'a tué. Et toi, tu es un soldat ? T'es mort comment ?”

25

Il avait parlé si vite que le jeune homme mit un certain temps à répondre sous l'effet de surprise.

— Euuh.. oui, je suis un soldat, je suis mort au combat, c'est un homme nommé Hector qui m'a tué.

— Pourquoi voulait-il te tuer ?

— Ce n'est pas moi qu'il voulait tuer, mais mon ami Achille, dont je portais les armes.”

Il se tut mais les grand yeux d'Isménos rivés sur lui attendaient clairement qu'il continuât son récit. L'insistance de l'enfant ne semblait pas le déranger le moins du monde mais au contraire le mettre à l'aise. Il continua :

“Nous sommes partis avec Achille, de nombreux soldats spartiates et leurs alliés, récupérer la femme de Ménélas notre roi. Car celle-ci est éprise du prince de Troie, Pâris, qui l'a emmenée avec lui. Mais Ménélas est un homme puissant et orgueilleux : le bonheur de sa femme n'a à ses yeux aucune importance, sa fierté en revanche est tout pour lui. Il ne fera donc cesser cette guerre qui n'a fait que trop de morts à ce jour qu'une fois Hélène récupérée, ou lui mort.

Cette guerre est en effet un désastre, cette plage de Troie sur laquelle nous avons débarqué a assisté à trop de violence, a été trop souillée. Du sang, de la sueur des soldats

qui, devenus fous, se battent entre eux, saccagent les temples, violent les Hestiades. Trop de larmes versées sur la mort de nos amis, ou dans la nuit, quand dans nos rêves ressurgissent les corps éventrés, les mares de sang, ou l'angoisse qui paralyse nos corps. Tu vois mon enfant, fais attention à l'orgueil. Il est plus dangereux qu'on ne le croit." À ces mots Isménos sourit discrètement en signe d'approbation.

"Mais ne perds pas foi en l'humain non plus, car même au milieu des ténèbres il peut apporter la lumière. Quand tout semble fini, quand nous perdons toute foi, toute envie de vivre, l'amour peut encore nous sauver, quand tout autour de vous vous dégoûte, il suffit de le regarder vous sourire et tous vos maux vous quittent comme si son sourire absorbait tout. Et la nuit, il vous rejoint discrètement et comme deux adolescents, à l'abri des regards

indiscrets vous passez la nuit. Une nuit sans pleurs, sans angoisses, où pour une fois les ténèbres semblent accueillantes.

Je ne regrette pas cette guerre car malgré toutes ces horreurs, car elle m'a permis d'être aimé d'Achille, ce dieu perdu parmi les hommes, le meilleur combattant que personne ait jamais vu et qui, à lui seul effraie toute une armée. Mais qui malgré toute la brutalité dont il est capable peut être doux, aimant et protecteur.

28

Trop peut-être.

Et moi, simple mortel sans origines divines, sans don particulier, j'avais peur de n'être pas à la hauteur. Pour tous je n'étais rien de plus que son ombre, et ma plus grande frayeur était que lui aussi finisse par me voir comme une ombre à force de me mettre de côté pour me protéger.

Un matin, en apprenant qu'Hector, Prince de Troie et meilleur guerrier de sa cité, venait affronter Achille, j'ai voulu lui rendre la pareille et à mon tour, le protéger. Alors je suis sorti discrètement de la tente vêtu de son armure et de son casque, que je porte encore à présent, j'ai emprunté sa démarche que je connais si bien, je me suis battu avec ses gestes, puisque c'est lui qui m'a appris à combattre. Mais je ne suis pas Achille, je n'ai pas son talent, sa force, son courage et même si je me suis bien battu, si j'ai trompé mon monde, je suis tombé, touché à la poitrine. Et quelle n'a pas été leur surprise en enlevant mon casque !

Je regrette de n'avoir vécu plus longtemps, de n'avoir pu aller au bout de notre histoire, une histoire qu'il était prêt à assumer. En mourant, j'ai vu Achille arriver, courant vers

moi et devant tout le monde s'agenouiller, prendre ma tête dans ses mains et m'adresser un dernier sourire plein de larmes. Je suis mort dans les bras de celui que j'aime et je ne crois pas qu'il y ait de plus belle mort.”

Des larmes coulaient le long de ses joues en un flot continu, et pourtant il souriait. Isménos s'approcha de lui et l'enlaça, ses grands yeux brillaient de larmes ravalées.

30

Je ne pus m'empêcher de trouver belle cette image, malgré la dureté de ce que Patrocle venait de nous raconter... Le petit corps d'Isménos arrivait à peine à la hauteur de la poitrine du jeune homme qui devait se pencher pour pouvoir agripper le dos de l'enfant. Quand je dis *agripper*, je pèse mes mots : il serrait Isménos si fort que le bout de ses doigts blanchissait.

Dirck van Baburen,
*Achille décidant de reprendre le combat après la
mort de Patrocle (détail).*



Il s'emballa comme pris de folie, comme aimanté à cet enfant, incapable de s'en détacher, comme si toute sa douleur passait à travers Isménos. Il y avait entre eux une connexion à laquelle je n'avais pas accès, une douleur, un regret d'humanité qui m'était inconnu, une empathie de la part d'Isménos dont j'étais incapable, moi qui ne ressentais rien. Rien ? Peut-être pas tout à fait : j'avais, je crois, éprouvé tout à l'heure de la compassion pour Isménos ; devant cette scène j'éprouvais aussi quelque chose, quelque chose de très différent de l'instant d'avant. Cette fois j'avais mal, ma poitrine me brûlait, je n'arrivais pas à détacher mes yeux de leur étreinte, j'avais une incontrôlable envie d'en faire part. Quel était le terme qu'Isménos avait utilisé, la solitude ? Cela ne me semblait pas être ça, la solitude n'est pas un sentiment, J'en avais assez.

Autrefois je n'éprouvais rien, et malgré la monotonie, même si parfois j'avais désespérément envie d'avoir des sentiments, cela me conférait une paix, une tranquillité. Et soudainement je rencontrai ce petit garçon, et je me mettais à sentir des choses (mais j'ignorais quoi : j'étais incapable de poser des mots dessus). De plus, ici cela n'avait rien d'agréable, bien au contraire : c'était douloureux.

Ils se séparèrent. Patrocle passa sa main sur ses yeux pour sécher ses larmes.

Je ne sais pas si ce que je m'apprêtais à dire était adapté mais les mots me brûlaient les lèvres et je ne pus m'en empêcher :

“Tu parles de regret. Tu aurais voulu continuer ton histoire, mais au moins tu as vécu, tu as ressenti, tu as aimé, été aimé. Tu as des regrets à ta mort, eh bien tant mieux !

Vous tous que je transporte depuis mon éternité, vous regrettez quelque chose si ce n'est une multitude de choses. Mais c'est cela qui rend votre vie de mortels si belle : sa fragilité ! Chaque moment est unique, chaque minute peut être la dernière, alors vous profitez, vous vous lancez, vous vivez ! Et cela est, crois-moi, le plus beau des cadeaux. Dans l'éternité plus rien n'a d'importance, d'urgence, tout le monde s'ennuie et cherche une occupation. Pourquoi crois-tu que les dieux vous ont créés si ce n'est pour se distraire, pourquoi crois-tu qu'ils tombent non pas amoureux de leurs femmes mais des humaines ? Eh bien, à cause de cette étincelle de vie qui brille dans leurs yeux, une étincelle que jamais je n'ai connue. Sois heureux d'avoir quelque chose à regretter de ta présence chez les mortels, car celui qui n'a rien à regretter est un homme malheureux.

Les hommes malheureux le restent dans l'éternité faute de quête à réaliser. Alors s'il te plaît, ne sèche pas tes larmes, laisse-les couler et profite-en."

Libéré ! Cette fois j'avais un nom sur mon émotion ! Je me sentais libéré, c'était comme si un poids était tombé de ma poitrine. Ces mots, j'avais envie de les dire depuis si longtemps ! Ils restaient en moi, s'accumulant, entretenant une colère muette. Depuis si longtemps j'en avais assez d'entendre leurs plaintes... Devrais-je enfouir ma souffrance, me convaincre moi-même qu'elle n'est rien et ne jamais la regarder en face sous prétexte que d'autres souffrent plus que moi ? Et j'aimerais parfois que vous vous rendiez compte de ce luxe que vous seuls détenez.

“Je ne comprends rien à ce que vous dites, murmura Isménos. Je ne connais pas l’amour : je n’ai jamais ni été aimé ni aimé. Aucune partie de ma vie de mortel ne me manquera, comme toi ta relation avec Achille. Pourtant je ne voulais pas mourir, j’aurais voulu pouvoir être aimé de ma mère, avoir un ami, un père. Alors qu’est-ce que je vais devenir, moi ? Charon, tu as dit que ceux qui ne regrettaient rien de leur vie de mortel étaient malheureux dans leur mort aussi, faute de souvenir à faire revivre. Je ne veux pas être malheureux toute ma mort, je ne veux plus qu’on se moque de moi, je..., je...”

— Ce n’est pas ce que j’ai dit, je ne t’ai pas demandé de ravalier tes larmes mais bien de leurs donner libre cours. Je dis simplement que parfois souffrir est un luxe.”

Il s'effondra en sanglots devant nous.

J’avais honte, je crois, devant ce petit corps

Luca Giordano,
La Barque de Charon (détail).



pris de spasmes. Patrocle me jetait des regards insistants, il essayait de me montrer quelque chose mais je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Finalement il mima une étreinte : je compris enfin qu'il me demandait de prendre Isménos dans mes bras. Je m'approchais du garçon, j'étais mal à l'aise, je le touchais à peine. Brusquement, il se retourna et me serra si fort ! Instinctivement j'écartai mes bras ; je ne savais que faire de ce frêle corps accroché à moi qui sanglotait. Je finis tout de même par me détendre et m'agripper à lui en retour. Je ne sais pas combien de temps dura cette étreinte, comme si pendant quelques instants le temps avait cessé de suivre son cours. Il n'y avait plus rien autour de moi, si ce n'est ce petit être froid et sa respiration. Les grenouilles du marais ne chantaient plus, le Cocyte cessait de gémir.

Au bout d'un temps, dont je n'ai aucune idée, l'esquif se heurta à quelque chose. Isménos et moi nous séparions doucement. Je rouvris mes yeux, que je ne me souvenais pas avoir fermés. Nous étions arrivés de l'autre côté, sur l'autre berge : Patrocle avait pris la rame et mené la barque. Je m'agenouillai pour me mettre à la hauteur du visage d'Isménos, pris ses mains dans les miennes et lui dis le plus doucement possible :

“Excuse-moi, j'ai été maladroit. Mais ne t'inquiète pas, tu ne fais pas partie de ces gens qui ne regrettent rien, tu l'as dit toi-même, tu regrettes de ne pas avoir reçu l'amour de ta mère, ni de qui que ce soit, tu aurait voulu le connaître avant de mourir, ce sont bien des regrets, ça, non ? Pas des regrets de quelque chose de vécu comme Patrocle, mais néanmoins des regrets.

— Oui, et en mourant si jeune, tu peux encore vivre des premières fois dans l'éternité, nous tous d'ailleurs... Regarde, moi j'ai connu l'amour, mais pourtant il y a multitude de choses que je n'ai pas encore faites. N'écoute pas trop Charon, c'est un vieux grincheux, je suis sûr que l'éternité peut être heureuse, avec un peu d'ennui, c'est sûr, moins de risques aussi, et encore, une relation entre deux êtres est toujours fragile et n'a pas besoin de la mort pour être mise à mal. Une éternité ne suffit parfois pas à rapprocher deux amis fâchés, deux amants blessés. Même dans l'éternité tu peux avoir peur et perdre.”

Le visage de Patrocle s'était illuminé en même temps qu'il avait dit cela à Isménos : il s'était, je crois, rassuré lui-même autant que le petit garçon. Moi-même je réfléchissais à ce qu'il venait de dire : pouvais-je encore vivre, découvrir ?

Je me répétais mentalement son discours quand tout à coup un détail me frappa : “Comment ça, je suis un vieux grincheux ! Moi, le nocher des enfers, tu me traites de grincheux ! Comment oses-tu !”

Patrocle et Isménos prirent d’abord des mines contrites, regardant leurs pieds, mais quand leurs regards se croisèrent, ils ne purent retenir un grand rire bruyant. Tous deux se tenaient le ventre, secoués de spasmes. Plusieurs fois leur fou rire sembla se calmer, mais chaque fois que leurs regards se rencontraient, le rire repartait de plus belle devant mes yeux désolés.

“Bon, ça suffit à la fin, je ne vois pas ce qu’il y a de si drôle !” finis-je par leur dire exaspéré.

— C’est toi, si tu pouvais voir ta tête quand tu t’énerves ! finit par lâcher Patrocle au milieu de ses larmes.

— Quelle tête ? Elle est tout à fait normale ma tête !

— Non, tu fais une moue bizarre et des yeux... !

Isménos essayait de mimer ma soi-disant mimique : ils éclatèrent de nouveau de rire devant sa grimace, et j'avoue que quoique vexé, je ne pus moi-même m'empêcher d'esquisser un sourire.

42

— Bon, ça suffit les enfants. Patrocle, tu dois descendre maintenant.

— Oh non, est-ce qu'il peut rester encore un peu ? S'il te plaît, Patrocle, reste !

— Non, Isménos, la barque est trop petite, et puis il y a sans doute des gens qui l'attendent dans le champ des guerriers. Il ne doit pas rester bloqué, son âme a besoin de trouver le repos, et son chemin est encore long avant d'atteindre les tréfonds de l'Érèbe.

— Charon a raison et, de plus, quand tu auras trouvé ce qui t’empêche d’avancer, tu viendras me retrouver, d’accord ?

— Comment ça, trouver ce qui me retient d’avancer ? demanda Isménos perplexe.

— Eh bien, si tu restes là, c’est que tu n’es pas prêt à aller de l’avant. Non, ton âme n’est pas en paix. Sinon tu serais descendu la première fois, n’est-ce pas, Charon ?”

Isménos tourna vers moi ses grands yeux pleins de questions. Mon cœur se mit à s’emballer. Je ne savais que répondre : jamais je ne m’étais retrouvé dans une telle situation. Des âmes perdues, pas encore prêtes à abandonner leur vie de mortelles, j’en avais vu une multitude, mais jamais aucune n’était restée à bord. Je n’avais d’ailleurs pas vu Isménos ainsi. À vrai dire, même si j’en ai honte, j’avais accepté de le garder à bord,

parce que grâce à lui pour la première fois j'avais éprouvé quelque chose. Et maintenant encore j'aurais de la peine à le voir partir avec Patrocle, à me dire qu'il le préfère à moi. Mais en même temps un enfant n'a rien à faire sur cette barque avec moi : il serait bien plus heureux de l'autre côté, avec d'autres gens de son âge plutôt qu'avec le vieux grognon que je suis.

44

“C'est vrai, Isménos, peut-être devrais-tu descendre.

— Non, je ne veux pas y aller ! Je veux rester encore, j'irai après, promis, mais pas maintenant, je ne veux pas, je ne peux pas, laisse-moi rester encore un peu, je t'en supplie.”

Je ne savais que faire : je cherchais Patrocle du regard pour qu'il m'aidât, mais celui qu'on vengea avait disparu.



Pierre Paul Rubens,
Achille vainqueur d'Hector (détail).

Je me retrouvais de nouveau seul avec Isménos. Je le regardais, ce petit corps assis à l'avant de ma barque, les yeux tournés vers une famille de grenouilles qui chantaient devant lui. Je fermais les yeux pour écouter leur chant avec lui. Quatre grenouilles coassaient, parfois presque à l'unisson, en une sorte de plainte. De temps en temps l'une d'entre elles se détachait du groupe ; à un moment on eût dit un feu d'artifice : elles se désynchronisèrent complètement, faisant de chaque note une surprise. Quand je rouvris les yeux, je vis qu'Isménos s'était assis à côté de moi. Il ne semblait pourtant pas me voir. Son regard était fixé dans le vide, dans ses pensées peut-être. J'en profitai pour regarder plus attentivement son visage : ses joues étaient parsemées de tâches de rousseur, son nez retroussé lui donnait un côté angélique. Le

bleu de ses yeux semblait vivant, mouvant, tant il y avait de teintes différentes, on eût même dit qu'il y avait des vagues, à moins que ce ne fussent des larmes ?

Les paroles de Patrocle me revinrent en mémoire : qu'est ce qui empêchait ce petit bout d'homme d'avancer ? Était-ce vraiment moi ? Que cherche-t-il auprès de moi ? D'où venait-elle, cette tristesse qui emplissait son regard ?

“Dis, Isménos, tu ne m'as pas raconté ton histoire jusqu'au bout : que vous est-il arrivé, à tes frères et toi ?

— Je t'ai déjà dit que ma mère ne pouvait tenir un autre sujet de conversation que celui de ses enfants ?

— Oui, en effet.

— Eh bien, à la longue cela a fini par agacer certaines personnes, telles que Léto. Maman

ne faisait pas que parler de nous, elle vantait nos qualités à un tel point qu'elle était entrée dans une sorte de compétition avec les autres mères et tout particulièrement la mère d'Apollon et Artémis. Mais ma mère a oublié qu'elle n'était qu'une mortelle... Or une mortelle ne peut se comparer à une déesse, et moi et mes frères et sœurs ne sommes pas les enfants de Zeus, juste de simples mortels. Cela, elle nous l'a fait comprendre en demandant à ses propres enfants de nous tuer. Nous étions à la chasse, mes frères et moi... C'était une des rares journées heureuses de ma vie de mortel ; il faisait beau, la chasse était fructueuse, mais surtout nous étions seuls, mes frères et moi. Ni notre mère ni aucun tuteur trop sévère ne nous accompagnaient ; nous étions libres, libres de nous amuser, libres d'échouer, de manquer un

tir sans courber l'échine de peur des conséquences.

— Nous nous amusions comme il nous arrivait rarement de le faire. Il devait être midi quand je tournai la tête vers les falaises derrière nous. Je n'eus pas le temps de voir son visage mais je reconnus sa couronne et son arc pointé vers moi. Je voulus crier, alerter mes frères mais aucun son ne sortit de ma bouche : je restais là, tétanisé. Je ne vis pas la flèche arriver, simplement le bras d'Apollon lâchant la corde, et puis plus rien...”

Sa voix n'avait pas tremblé ; cet enfant pas plus haut qu'une rame était capable de parler de son assassinat sans trembler.

Décidément, il méritait sa place chez les dieux bien plus que tous les autres.

“N'as-tu jamais eu envie de te venger ? lui demandai-je.

— De qui ?



Johann König,
La mort des enfants de Niobé.
(détail).

— Eh bien, de tout le monde ! Apollon, Léo, ta mère Niobé, tes tuteurs trop sévères, tous ces gens qui t’ont fait souffrir.

— Toi, arrête de dire des bêtises !” me dit-il de manière agressive.

En disant cela, je sentais une rage monter en moi, j’étais en colère, moi, contre ces gens qui avaient fait souffrir ce petit homme qui ne le méritait pas. J’étais prêt à le venger, à les punir en leur refusant l’accès aux Champs Élysées. Mais il me répondit simplement :

“Non, car ils m’ont libéré, libéré d’une vie où j’étais malheureux.

— Apollon t’a libéré, mais sans les autres, ta vie aurait pu être belle.

— C’est vrai... En fait, je ne sais pas, je crois que je suis incapable d’éprouver une sensation.

— C’est étrange, ce que tu me dis là. J’étais moi-même incapable d’éprouver des émotions

jusqu'au jour où tu es arrivé. Grâce à toi je suis en colère maintenant, en colère contre ceux qui t'on fait du mal, contre toutes ces âmes que je transporte et qui ne me voient pas, ne m'écoutent pas, se servent de moi pour les transporter. Mais cette colère est utile, petit homme, ne la refoule pas. Moi, elle est restée enfouie trop longtemps. Pendant une éternité, un mal-être m'a habité et je n'ai pas su d'où il venait ; mais grâce à toi, j'ai compris ce qu'il y avait en moi. Ces sentiments, longtemps j'en ai eu peur, mais aujourd'hui ils me donnent de la force, des envies. Pour la première fois, je songe à quitter cette barque, découvrir le monde. Mais ces sentiments, il ne sert à rien de les fouiller inlassablement en toi pour les trouver, tu chercherais en vain. Ils viendront un jour, et ils viendront d'eux-mêmes, par

surprise. Ne les repousse pas mais ne les cherche pas non plus, laisse-les venir, petit homme, laisse-les venir.

— Et s'ils ne viennent jamais ?

— Eh bien attends encore, ta vie de mortel est achevée : tu vis maintenant dans l'immortalité, alors attends encore, jamais plus ce ne sera la fin pour toi, tu pourras toujours attendre encore.

— Mais à quoi bon attendre encore et toujours ? Pourquoi s'infliger cela et ne pas y renoncer tout de suite ? Accepter une vérité la rend toujours plus supportable ?

— Eh bien, parce que sans espoir, sans but, on s'ennuie, on végète. L'espoir, les buts que l'on se fixe, même les plus fous, ce sont eux qui nous poussent à vivre. Si dans ton ancienne vie, cet instinct t'était peut-être naturel, une fois mort, une fois plongé dans l'éternité, tu

dois le faire revivre, le cultiver, sinon même le plus beau des paradis sera pour toi un enfer. Crois-en mon expérience, Isménos : avant de te rencontrer j'avais depuis longtemps perdu tout espoir de ressentir et mon existence était un enfer. Pourtant, alors que je ne m'y attendais plus, alors que tout espoir d'*éprouver* m'avait quitté, voilà que tu arrives plein de vie d'énergie, et voilà qu'après une éternité vide je ressens. Et ces sentiments donnent de nouveau envie de vivre, d'être bon, mais surtout je me dis que toutes ces choses, dont les nouveaux morts, que je transporte me parlent. Toutes ces choses qui jusqu'alors m'étaient inaccessibles, je vais pouvoir les ressentir, je vais pouvoir aimer ! Éprouver ce sentiment qui paraît-il fait revivre ou mourir est, en somme, un sentiment divin.

— Tu vas me quitter, alors ? dit mon jeune compagnon, d'un ton qui me brisa le cœur.



Anton Raphaël Mengs,
Léto et ses enfants.

— Mais non, voyons, pourquoi dis-tu cela ?

— Tu dis rêver de partir, que les sentiments te donnent des ailes, l'envie de connaître l'amour, de quitter cette barque, mais moi qu'est-ce que je vais faire ici, sans toi ? Tu veux m'abandonner, c'est cela, tu dis vouloir devenir bon, mais tu es comme les autres, égoïste comme les autres.

56

Tu as fini par te lasser de moi et maintenant que tu t'es servi de moi tu vas m'abandonner. Mais, mon pauvre, l'amour rend aveugle et toi, ton égoïsme t'a rendu aveugle sur ce que tu es. Regarde-toi ! Qui voudra aimer le vieillard que tu es, qui voudra aimer un squelette à la peau grise, à la barbe répugnante qui erre à moitié nu tel un fou ?”

J'étais tétanisé : je ne savais que lui répondre. J'aurais préféré être en colère contre lui, mais ce qui me faisait le plus mal, c'est qu'il avait raison...

L'esquif arrivait déjà vers trois mânes qui attendaient sur la berge ; je ne lui répondis pas. Il s'assit au bout de la barque, dos à moi. Les trois mânes montèrent avec nous mais avaient dû ressentir l'ambiance tendue car personne ne dit mot jusqu'à la rive opposée.

Néanmoins, je repensais à ce qu'Isménos m'avait dit. Qu'est-ce qui avait bien pu me passer par la tête, moi, me faire aimer de quelqu'un, comme si j'avais oublié qu'aimer ne suffisait pas !

J'aurais beau aimer tant que je veux, personne ne m'aimera jamais, personne ne m'a jamais aimé ; pourquoi cela changerait-il maintenant ? Malgré tous leurs beaux discours sur la beauté et l'amour de l'âme, le corps reste malgré tout la question première. Pratiquement tous ces bons mânes qui me parlent de leur grande histoire d'amour commencent par le premier regard, par cette attirance physique.

Personne ne se rencontre dans le noir ! Ou alors quelque aveugle ? Mais je n'en ai que rarement vu, la probabilité de tomber mutuellement amoureux serait infime. Et puis qu'est ce qui me prenait, à calculer mathématiquement comment tomber amoureux ? Non, il fallait bien me résoudre à l'évidence, Isménos avait raison : jamais personne ne m'aimerait.

58

En revanche il avait bien faux sur ce point : jamais je ne l'aurais laissé seul ici, ni n'importe où d'ailleurs. Je ne sais ce qui me lie à lui, un sentiment étrange, quelque chose de viscéral.

S'il m'avait été enlevé, je crois que j'aurais eu l'impression de perdre une partie de moi. Je ne le connaissais que depuis quelque temps. Combien, je ne sais pas : le temps est étrange ici, mais face à l'éternité des âmes je peux dire que je ne le connaissais que depuis très peu de temps.

Et pourtant, il y avait quelque chose en lui qui me donnait l'impression de le connaître depuis toujours, un je ne sais quoi qui nous liait. Le manque d'amour sûrement, mais pas seulement. Une chose est sûre, je voulais aider ce petit homme à aller mieux, j'aurais fait n'importe quoi pour l'aider.

Mais quoi ? Cela, je n'en savais rien.

Les trois mânes descendirent. Je laissai la barque accrochée à la berge et m'assis silencieusement à côté d'Isménos. Nos pieds se balançaient dans le vide ; les miens arrivaient juste à fleur d'eau, donnant l'impression qu'ils reposaient dessus, comme si je pouvais me lever et marcher sur le Styx.

Encore une fois, le temps est si étrange ici-bas, que nous sommes restés un moment comme cela, immobiles ; mais combien de temps, quelques minutes, quelques heures, quelques jours ? À un moment, Isménos vint

poser sa tête sur mon épaule et, d'un murmure à peine audible, me dit qu'il était désolé.

“Dis-le plus fort ! lui dis-je avec autorité.

— Désolé, répondit-il un peu plus fort.

— Plus fort, si tu veux te faire comprendre, tu dois te faire entendre et là, je ne peux t'entendre qu'avec l'oreille collée à tes lèvres. Arrête de t'excuser pour tout ce que tu fais ! (Cette fois je vis bien qu'il ne comprenait plus rien.) Tu t'excuses pour tout, tu demandes l'autorisation pour tout, ta mère et les autres t'ont dressé pour être un parfait petit soldat, un bon élève, une marionnette dénuée d'intention, prête à exécuter les ordres, pire, qui attend les ordres. Tu crois que toutes tes initiatives seront des échecs. À te voir, on dirait que tu t'excuses d'être ici. Mais arrête donc cela ! Si tu dois te tromper, trompe-toi, mais trompe-toi franchement, si tous



Michel-Ange,
Charon (Jugement dernier, détail).

tes gestes sont des excuses que tu bredouilles, si tu attends d'être sûr pour agir, ta vie ne sera plus qu'une mélasse de moyens. Sois fier de ce que tu es, parce que tu es quelqu'un de bien, je te le promets, mais pour que les autres s'en rendent compte, pour que tu t'en rendes compte, tu dois essayer d'être vraiment toi, de te laisser aller et non de te brimer à chaque instant pour ne montrer aux autres qu'une face bien lisse de bon petit premier de la classe. Tu es plus que cela !

Tu es plus que ça et tu le sais, mais c'est comme si tu avais honte de valoir autant. Tu veux ressentir, avoir des émotions. Eh bien laisse-les venir, mais pour cela laisse-toi venir, assume-toi, assume ce que tu es, qui tu es, même si tu n'es pas un héros, même si tu n'es qu'un garçon ordinaire. Assume ! Tout sera mieux qu'un masque impersonnel, et puis n'aie pas peur de te tromper, tu ne peux pas te tromper sur ce que tu es : cela est forcément

vrai, c'est peut-être même la seule chose qui soit vraie. Alors, s'il te plaît, arrête de t'excuser alors que tu as raison. Oui je suis laid, oui je ne pourrai jamais être aimé de personne, tu as raison, je me suis menti à moi-même, alors arrête de t'excuser.

— Comment cela, c'est moi qui dirais des bêtises ? Tu crois avoir raison parce que tu es vieux, mais tu dis n'importe quoi ! Moi je t'aime, peut-être pas comme tu voudrais que l'on t'aime, je sais, mais plutôt comme un père. Tu sais, je n'ai jamais vraiment connu mon père : il n'est pas mort, mais il serait plus fidèle de l'appeler géniteur que père.”

63

J'aurais voulu lui dire tout l'amour que moi aussi j'avais pour lui, ce sentiment viscéral que je n'avais pas réussi à identifier précédemment. Maintenant je m'en rendais compte, l'amour, ce n'est pas nécessairement ce que Patrocle et

Achille ont vécu, cela peut aussi être ce qui lie un père et son fils, ou deux êtres étrangers.

Mais je ne dis rien, je me contentais de lui sourire et de le serrer dans mes bras, de le serrer le plus fort possible et de le remercier.

“Merci de m’avoir délivré.”

Patrocle avait raison : ceux qui veulent rester sur cette barque regrettent quelque chose. Il leur manque quelque chose. Nous, il nous manquait les sentiments, singulièrement celui de l’amour.

64

“Donc à présent tu ressens quelque chose ? lui demandai-je.

— Je crois bien, oui, me répondit-il le sourire aux lèvres. Finalement cela n’a pas pris un si long temps, rit-il.

— Et maintenant, es-tu prêt à continuer ta route ?

— Oui, mais pas seul.”

Je savais bien ce qu'il entendait par là : il voulait que je vienne aussi, mais moi, étais-je prêt ?

“S'il te plaît, viens avec moi, me supplia-t-il.

— Je ne sais pas, lui répondis-je honnêtement, je ne sais pas si je suis prêt, et puis, est-ce que j'en ai le droit ?

— Comment cela ?

— Eh bien si je m'en vais, qui fera traverser les âmes ? Comment faire si plus aucune âme ne peut se rendre aux enfers et si elles errent toutes sur l'autre rive de l'Achéron ?

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé, me dit Isménos, ses yeux fixant la voûte souterraine et de la main se touchant le menton. Et si on construisait un pont ! s'anima-t-il.

— Et comment faire le tri alors, entre ceux qui ont payé ou non ? Dans tous les cas, il faudrait un gardien.

— Mais pourquoi payer ?”

Alors ça, je n'en avais aucune idée, jamais je ne m'étais posé la question, j'obéissais un point c'est tout, mais à qui ? Qui m'avait donné l'ordre de payer d'une obole la traversée des enfers, ma foi, je n'en avais aucun souvenir.

66

“C'est juste, tu as raison, Isménos, pourquoi payer ? Les dieux n'ont pas besoin d'argent, tout leur est dû. Pourquoi, si ce n'est pour être une fois de plus injuste envers les nécessiteux et complaisant avec les plus aisés ? — Pénia a le droit de loger chez les dieux, mais ceux qu'elle représente, eux, n'ont pas le droit de pénétrer dans l'autre monde et même les meilleurs, les plus honnêtes d'entre eux, se verront refuser l'accès aux Champs Élysées. — Et en partie à cause de moi...”

Isménos ne dit rien à cela. Tous deux, nous savions que j'étais en faute, qu'écouter, respecter mécaniquement, des ordres injustes

ne me blanchissait en rien. J'avais été injuste ; même si je n'avais fait qu'obéir aux ordres, rien ne m'obligeait à les accepter docilement. Agir conformément au devoir ne vaut rien, ne demande rien : aucun courage, aucune réflexion. Ce qu'il faut, c'est agir par devoir, mais j'en avais été incapable, tout pleutre et fainéant que j'avais été.

“Je vais rester”, finis-je par lui dire.

Mais Isménos geignit : “Non s'il te plaît, ne m'abandonne pas, ne me laisse pas seul.”

67

Il était au bord des larmes. J'étais désolé mais je devais réparer le malheur que j'avais causé.

“Je vais rester et accepter tout le monde. Mieux que cela, je reprends l'aviron pour aller chercher tous ces mânes qui errent depuis si longtemps de l'autre côté, et je les ferai tous passer, sans exception, n'en déplaise aux dieux. Tout le monde a le droit au repos. Je crois bien que depuis trop longtemps les dieux

ont oublié qu'ils sont là pour les mortels et non l'inverse. Ils se doivent de les aider, de les punir aussi quand il faut certes, mais en aucun cas de leur mettre des bâtons dans les roues quand ils font face à un deuil.

— Oui, mais moi, moi je veux rester avec toi !

— Tu ne peux pas.

— Et pourquoi pas ? Comme eux je suis là depuis un certain temps...

68

— C'est vrai, mais il est temps que tu t'en ailles, ou tu finiras comme moi. Ne le prends pas comme un rejet. Au contraire, je t'aime comme un fils et on ne peut souhaiter à quelqu'un que l'on aime une vie monotone, une vie d'ennui, d'errance de l'âme.

— Donc je ne peux le souhaiter pour toi ! me rétorqua-t-il, un grand sourire aux lèvres et heureux de sa trouvaille.

— Mais tu m'agaces à la fin à me contredire sur tout !

— C'est que j'ai toujours raison, s'exclama-t-

il en riant.

— Plus sérieusement, il faut bien que quelqu'un le fasse, et il se trouve que les dieux m'ont choisi pour cela. De plus je n'ai aucun souvenir d'avant. Probablement qu'il n'y a même pas eu d'avant pour moi. Alors, tu vois, je n'ai rien à regretter, il est plus facile de mener ma vie quand on n'en a pas connu d'autre. Et puis, entre nous deux, c'est moi l'adulte et en tant que tel je décide que tu ailles où tu te dois d'être, où tu pourras être enfin heureux et un point c'est tout.

— On voit bien que tu n'as pas l'habitude ! s'esclaffa-t-il.

— Pas l'habitude de quoi, au juste ?

— Eh bien, de donner des ordres.

— Tu veux que je réessaye peut être ? Cette fois le ton employé laissait assez bien imaginer qu'il n'avait pas intérêt à dire oui. Et effectivement il s'en abstint, les yeux baissés

vers ses sandales.

—Bon, Isménos, écoute moi : nous ne pouvons rester ici à deux, les dieux vont finir par le savoir. Hermès n'est pas venu depuis quelques heures, mais il ne devrait pas tarder à revenir, alors je t'en prie, pars. Va découvrir le monde, et fais-le pour nous deux. Je vais parler à Hermès quand il reviendra et je sais que si tu le souhaites il s'arrangera pour que tu puisses revenir me voir, et alors tu me raconteras tout, d'accord ?

70

Quant à moi, ma vie va devenir moins monotone qu'auparavant, maintenant que j'ai un but. Agir selon ma volonté, comme je l'ai décidé et parce que je trouve cela juste, devrait être bien plus amusant qu'obéir aux ordres comme un hoplite. Non ?”

Il acquiesça, je continuai.

“Et puis maintenant, tu as laissé une empreinte indélébile en moi : chaque fois que je transporterai un enfant je penserai à toi,

chaque fois que je verrai un sourire, je penserai au tien. Mais avant tout, je pense à ces grenouilles : jamais je ne les avais réellement écoutées. Toi, tu l'as fait, comme on écouterait un groupe d'artistes et ensemble nous les avons écoutées, ensemble elles nous ont bercés. Maintenant j'ai appris à les aimer et chaque fois que je les verrai sortir de l'eau je reverrai tes grands yeux qui me regardent et ces grands yeux, je les imaginerai plongés dans le regard d'autres amis, d'amours peut-être même, je les imaginerai remplis de joie, ces grands yeux, et cela me suffira à être heureux.

71

Maintenant, tu vas écouter attentivement ; je vais te donner le chemin, surtout ne l'oublie pas, d'accord ?”

Il acquiesça de nouveau.

“Je vais te déposer devant Cerbère, le grand chien là-bas. N'en aie pas peur : il te laissera passer. Il n'est là que pour faire peur : derrière

lui se trouve ce que j'appelle la nurserie. C'est là où reposent les enfants morts au berceau, ne te laisse pas déconcentrer par leurs cris, continue d'avancer sans te retourner.

Devant toi tu trouveras les innocents condamnés à mort, mais surtout tu rencontreras dans le Champ de la Vérité, devant les trois juges des enfers : Rhadamanthe, Éaque et Minos ; c'est du dernier que tu dois le plus te méfier, c'est lui qui tranchera au final. Mais ne t'en fais pas, pour toi ce seront les Champs Élysées.

Une fois ton jugement rendu, le plus éprouvant t'attend car tu devras passer au milieu des suicidés, non loin du Champ des Pleurs où se trouvent les personnes décédées d'une peine d'amour. Finalement, tu passeras au milieu des soldats morts au combat : sans doute pourras-tu en profiter pour saluer Patrocle... Mais pendant cette traversée prends garde et regarde toujours droit devant

toi, car à ta gauche se trouvent les suppliciés du Tartare. Je préfère te prévenir : certains peuvent être difficilement soutenable à regarder ! C'est pour cela que tu dois essayer de toujours regarder droit devant et bien "réfléchir à ce que tu mets dans ta tête parce que ça y restera pour toujours."

Isménos m'avait écouté tout du long mais je lui demandai tout de même :

"M'as-tu bien écouté, as-tu tout retenu ?

— Oui, ne t'inquiète pas, je l'ai mis dans ma tête me dit-il en montrant un léger sourire au coin des lèvres.

—Et moi, tu m'as mis dans ta tête ?" lui demandai-je.

Il eut ce petit rire qui ressemble à des grelots que l'on agite et me dit :

"Toi, j'aurais beau essayer de toutes mes forces de te retirer de ma tête que je n'y arriverai pas ! Tu es trop têtue !"

Et de nouveau, il se mit à rire, mais son rire

Le Titien,
Sisyphe (détail).



triste et ces grelots, devenus bien ternes, ne rendaient qu'un son étouffé. Doucement il est venu se blottir tout contre moi. Je l'entourai de mes bras ; nous sommes restés ainsi quelques instants, et puis c'est lui qui doucement s'est écarté.

Il a pris mes mains, grandes et chétives, striées de rides, de corne et de cloques ; il les a prises dans les siennes, des toutes petites mains encore dodues, à la peau claire et douce, comme celle de tout enfant. Il m'a regardé de ses grands yeux bleus et puis il est parti. Il est parti sans ciller, d'un pas ferme et déterminé. Je l'ai regardé s'éloigner...

Arrivé devant Cerbère, il s'est retourné, m'a souri une dernière fois, puis a disparu derrière le grand chien. Je suis resté là encore quelques instants, incapable de bouger. Depuis, assuré qu'il ne ferait pas demi-tour, j'ai repris ma rame, suis parti vers l'Érèbe, l'âme tranquille,

heureux ou presque je crois, car pour la première fois j'ai un but...

Bibliographie succincte

Sources antiques

*Virgile (I^{er} s. av. J.-C.), *Énéide*, VI, 299 / 332.

*Diodore de Sicile (I^{er} s. av. J.-C.), *Bibliothèque historique* (I, 92 ; 96).

*Pausanias (II^e s.), citant Prodicos de Céos, *Description de la Grèce / Periegesis* (X, 28, 2).

*Aristophane (V^e s.), *Les Grenouilles* (v. 182 et suiv.).

*Aristophane, *Lysistrata* (v. 606).

*Euripide (V^e s.), *Alceste* (v. 371).

*Eschyle (V^e s.), *Les Sept contre Thèbes* (v. 856).

**Anthologie Grecque* (anonyme ; épigrammes mentionnant Charon).

Index des illustrations

*Page de couverture : José Benlliure y Gil, *La Barque de Charon*, (détail ; musée des Beaux-Arts de Valence).

*Page 6 : Gustave Doré, *Charon traversant l'Achéron*, gravure pour *La Divine Comédie*.

*Page 13 : *Niobé protégeant sa plus jeune fille*, sculpture romaine (Florence, Galerie des Offices).

*Page 17 : Joachim Patinir, *Charon traversant le Styx* (détail, musée du Prado, Madrid).

*Page 23 : Tiepolo Giambattista, *La Course du char du soleil* (détail, Hermès, Milan, palais Clerici).

*Page 31 : Dirck van Baburen, *Achille décidant de reprendre le combat après la mort de Patrocle* (détail, collection privée).

*Page 37 : Luca Giordano, *La barque de Charon* (détail, fresque de la Galerie du Palais Medici Riccardi, Florence).

*Page 45 : Pierre Paul Rubens, *Achille vainqueur d'Hector* (détail, musée des Beaux-Arts de Pau).

*Page 50 : Johann König, *La mort des enfants de Niobé* (détail, collection privée).

*Page 55 : Anton Raphaël Mengs, *Léto et ses enfants* (musée de Bamberg).

*Page 61 : Michel-Ange, *Charon (Jugement dernier)*, détail, Chapelle Sixtine, Vatican).

*Page 74 : Le Titien, *Sisyphe* (musée du Prado, Madrid).

Collection " Autobiographie d'un mythe "

Les mythes prennent la parole et livrent leur propre interprétation de l'histoire. Voici une version psychologique, pensée et approfondie du mythe.

Charon

"Mais ne perds pas foi en l'humain non plus, car même au milieu des ténèbres peut apporter la lumière." [page 27]

Charon est un des grands oubliés de la mythologie. Pourtant, il intrigue, effraie. Mais qui est-il vraiment ?

L'autrice

Pénélope Burri-Barbier est une élève de terminale passionnée d'Antiquité et de mythologie grecque. Ce récit est son premier essai dans l'écriture.

